Portrait posthume de Mariette Pacha F Buret. Sans numéro d'inventaire. Collection du château musée de Boulogne sur mer. © Devos

Texte : Jean-Claude LÉCULIER

AUGUSTE MARIETTE, MARIETTE PACHA

En quittant Boulogne-sur-Mer à l'âge de 28 ans

Auguste Mariette n'a pas choisi pas la facilité. Il n'avait pourtant guère le temps de s'ennuyer dans sa ville natale : professeur au Collège communal (français, latin, voire parfois anglais, écriture et dessin), il collabore à différents journaux où il écrit tout à la fois rubriques historiques, politiques, fictions, critiques artistiques...Mais, dès 1842, il est atteint du mal qui fera sa gloire. Comme il le dira lui-même, « le canard égyptien est un animal dangereux (...). Un coup de bec, il vous inocule son venin, et vous voilà égyptologue pour la vie ». [Le canard en question est un hiéroglyphe très courant et très beau, signifiant « fils ». On le trouve en particulier dans toutes les titulatures de pharaons].

Notre Boulonnais échange donc ses multiples activités pour un poste temporaire d'auxiliaire à la conservation des antiquités égyptiennes du Louvre, proposé par le nouveau directeur des musées nationaux... un autre Boulonnais, avec un salaire équivalent à ce qu'il touchait six ans plus tôt en tant que maître d'études. N'importe, le voici attaché au musée du Louvre, et à l'Egypte.

En 1850, il obtient enfin une mission pour y négocier l'achat de manuscrits coptes. Il aurait préféré entreprendre des fouilles, mais le but est le même, enrichir son musée du produit de ses recherches. A ce moment, Mariette raisonne comme tous les chercheurs du début XIXème : les objets archéologiques, peintures, sculptures ou monuments, peuvent être démontés, séparés de leur environnement et emportés par celui qui les a découverts ou achetés. Autant dire que l'Egypte est alors mise en coupe réglée et que le nombre d'antiquités disparues est considérable.

Le pillage de l'Egypte

Le pillage des tombeaux n'était pas une nouveauté puisqu'il avait commencé dès l'époque pharaonique. Les pyramides elles-mêmes semblent avoir été vidées à la fin de l'Ancien Empire, vers 2200 av. J.C., et les tombes de la vallée des Rois de façon à peu près continue. Du moins, cela restait-il interdit et très sévèrement réprimé, comme en témoigne un manuscrit parvenu jusqu'à nous et qui relate les minutes d'un procès de pillards sous le règne de Ramses III (vers -1200). De plus, le phénomène avait diminué avec l'oubli à peu près total dans lequel l'Egypte s'était enfoncée après la perte de sa langue, à partir de 390 après JC.

L'expédition de Bonaparte devait changer la donne

Le premier livre de dessins publié au retour par Vivant Denon, en 1802, provoque l'enthousiasme et connaît 40 éditions successives. Il est suivi par l'édition officielle de la « Description de l'Egypte », de 1809 à 1822. Il y a là les premiers outils pour fonder l'égyptologie, et alimenter la vocation de Jean-François Champollion, mais aussi l'apparition de l'égyptomanie. La conséquence n'en est pas seulement le style « retour d'Egypte », mais aussi l'afflux de fouilleurs, collectionneurs et pillards de toutes sortes, chacun faisant à peu près ce qu'il veut. D'un côté, il y a les fouilles officielles, qui peuvent recruter des ouvriers grâce à un « firman » (un ordre) de Mehemet Ali, vice-roi de 1805 à 1849 (« vice-roi» parce que l'Egypte appartient à l'empire ottoman). De l'autre, des fouilles sauvages opérées aussi bien par des aventuriers étrangers que par des paysans égyptiens ayant rapidement compris sur quelles fortunes ils dormaient. Cette situation connaît son apogée de 1810 à 1850, avec le postulat implicite que celui qui a trouvé des antiquités peut en faire ce qu'il veut. Cela peut paraître étrange quand on sait que la terre aussi bien que les fellahs appartiennent entièrement au seul vice-roi. Mais celui-ci a d'autres préoccupations et, voulant moderniser son pays, doit avoir de bons rapports avec les pays européens dont il dépend pour importer des machines ou des scientifiques. Les mieux placés pour obtenir les fameux firmans sont alors les personnages officiels qui ont des contacts permanents avec lui, les consuls généraux des pays les plus puissants.

Personne n'était vraiment choqué

Pour donner une idée de l'ampleur du phénomène, on peut en citer deux. Le consul général de France, Drovetti, se constitue ainsi trois collections successives qu'il revend concurremment : la première (plus de 1 000 objets) au roi du Piémont, car Louis XVIII avait refusé l'offre ; la deuxième à Charles X, conseillé cette fois par Champollion, et dont les 4 000 pièces formeront une grande partie du fonds égyptien du Louvre ; la troisième, enfin, moins importante, va au roi de Prusse. Dans le même temps, le consul d'Angleterre, Salt, n'est pas en reste et réunit aussi trois collections successives dont seule la troisième ira au British museum, ce dernier ayant été trop mesquin aux yeux de Salt pour mériter les deux premières.

Cette concurrence effrénée a deux inconvénients majeurs : elle ne s'intéresse qu'aux belles pièces, sans se soucier le moins du monde du contexte ou de la datation. Et, le plus souvent, l'environnement de la trouvaille est définitivement détruit. Il faut pourtant considérer un argument de la défense : ces spoliations ont malgré tout permis de sauver de nombreuses pièces de la destruction dans les fours à chaux ou, pour les momies, du broyage pour faire de l'engrais. Quoi qu'il en soit, personne n'est vraiment choqué par le fait que des personnages officiels vendent à leur seul bénéfice des œuvres trouvées parfois avec leur argent, mais le plus souvent avec celui qui leur a été accordé.

Sarcophage de Nehemsimontou
Numéro d'inventaire 1b
Collection Château musée de Boulogne s/m
© Bernard Devos

Mariette fournisseur du Louvre

Lorsque Mariette arrive au Caire, en octobre 1850, avec la mission d'acheter des manuscrits coptes, il ne peut tomber plus mal. Deux émissaires anglais l'ont précédé qui, ayant obtenu l'autorisation de pénétrer dans deux monastères, ont tout simplement enivré les moines et se sont fait donner les manuscrits convoités. Furieux, le patriarche n'ose cependant pas rejeter directement la demande de l'envoyé du Louvre. Il se contente de faire trainer. C'est aussi simplement que la vie d'Auguste Mariette va basculer. Inoccupé, ce qui n'est pas son genre, et l'argent de l'achat des manuscrits toujours en poche, il visite les sites autour du Caire, les pyramides, puis le site de Saqqarah. C'est là que, par une intuition propre à un véritable archéologue, il met en relation un sphinx à demi enfoui dans le sable et un texte de Strabon décrivant l'entrée de la nécropole souterraine du taureau Apis à Memphis, le Serapeum. Tout notre Boulonnais est là. Sans se poser davantage de questions, sans autorisation, sans expérience et sans autre indication, il décide de fouiller à cet endroit, en utilisant l'argent qu'il a sur lui. «*C'est ainsi que le 1er novembre 1850, par un des plus beaux levers de soleil que j'aie jamais vus en Egypte, une trentaine d'ouvriers se trouvaient réunis sous mes ordres, près de ce sphinx (...)*».

Il commence en creusant des puits un peu au hasard

Il commence comme on faisait souvent à l'époque, en creusant des puits un peu au hasard. Mais ces sondages ne donnent rien et il doit se résoudre à déblayer des tonnes de sable (jusqu'à dix mètres de haut, parfois), en suivant pas à pas l'allée des sphinx et diverses chapelles qui y mènent. On peut dire qu'il découvre ainsi le b.a.ba du métier d'archéologue...
Il va, sans le savoir encore, vers une entrée monumentale qui conduit à de grands souterrains contenant vingt-quatre sarcophages – dont le plus lourd pèse soixante-dix tonnes – disposés dans des niches murées après l'enterrement. Il s'agit des sépultures des taureaux Apis, vénérés à Memphis dès la première dynastie comme une manifestation du dieu Ptah, mais enterrés ici à partir du règne de Ramses II. Chaque Apis était l'objet de culte sous forme de grandes cérémonies sa vie durant et renaissait sous une autre enveloppe mortelle après sa disparition. Encore fallait-il le reconnaître à certains signes bien particuliers. Et voici les prêtres partis à sa recherche à travers champs...

Il s'agit, pour Mariette, d'une découverte considérable

La fouille va durer deux ans et sera fort mouvementée. Car si notre néo-archéologue en fait part à ses supérieurs en France, il ne tient aucun compte du fait qu'il est sur le sol égyptien. Pour lui, il est évident que toutes ses découvertes doivent aller au Louvre. Mais le nouveau vice-roi ne l'entend plus ainsi et interdit brutalement la fouille. Suit alors un rocambolesque feuilleton où l'honnête Mariette commence par réquisitionner de force les jeunes villageois dont il a besoin, continue en dissimulant dans des puits légèrement recouverts de sable les découvertes de la journée et termine en fouillant la nuit avec une toute petite équipe de confiance. Il utilise même ses visiteurs occasionnels pour les charger d'objets à remettre au consulat du Caire, qui les envoie à Paris !

Les antiquités égyptiennes doivent d'abord être sauvegardées

D'un point de vue archéologique moderne, le comportement de Mariette est très contestable. Mais il faut tenir compte de deux faits. D'une part, comme cela a été dit, il n'a aucune expérience en archéologie et doit tout inventer au fur et à mesure. D'autre part, il doit faire le plus vite possible, son coup de force ne pouvant être justifié que par le succès. Une chose doit cependant rester claire. Contrairement aux personnages dont il a été question, Mariette n'est pas un escroc et ne vise aucun enrichissement personnel. Ce qu'il craint le plus, en réalité, c'est que les antiquités égyptiennes partent dans d'autres musées européens. Il est pris dans une concurrence féroce, sur fond de nationalisme et de colonialisme.
On voit d'ailleurs apparaître dès ce moment un début d'évolution de sa mentalité sur la question. C'est que son propre chantier subit à son tour les attaques de fouilleurs clandestins... On ne compte pas les fois où il surprend des villageois en train de scier un relief ou de démonter un petit monument. Il confiera plus tard à Ferdinand de Lesseps dont il a fait la connaissance à son retour à Paris : « *J'ai vécu quatre ans parmi les fellahs et, en quatre ans, j'ai vu, ce qui est à peine croyable, sept cent tombeaux disparaître de la plaine d'Abouzyr et de Saqquarah*». Cela, il ne peut l'accepter, au nom d'une idée qui va s'imposer à lui de plus en plus : les antiquités égyptiennes doivent d'abord être sauvegardées.

Tout est dit, ou presque, de la suite de sa vie. Il sera égyptologue de terrain

C'est un homme rendu célèbre d'un coup par sa découverte du Serapeum qui rentre à Paris en 1854. Mais il doit renoncer pour cela à un voyage dans la Haute Egypte et à des fouilles qu'il avait déjà envisagées. S'il rentre, donc, c'est sur ordre, et « *je ne puis m'empêcher de vous dire que c'est à contrecœur*», avoue-t-il à un ami. Première chose, il rend compte de son étrange mission à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres:
« *Je n'ai pas trouvé de manuscrits coptes et syriaques, je n'ai fait l'inventaire d'aucune bibliothèque, mais, pierre à pierre, je rapporte un temple*». Nommé conservateur-adjoint du département égyptien du Louvre, il a ainsi l'occasion de classer et étudier d'un peu plus près les monuments qu'il a envoyés dans les conditions décrites ci-dessus. Il peut aussi voyager en Europe pour visiter les collections égyptiennes des autres pays, qui le couvrent d'honneurs. Mais la vie dans un musée ou un cabinet ne peut plus être la sienne : il a goûté à l'action et à la lutte. C'est ce qu'il expliquera plus tard à Gaston Maspero (son futur successeur au musée du Caire) dans une très belle lettre : «*Bien souvent, je me suis assis à ma table avec le ferme dessein de ne la quitter que je n'eusse deviné ce que signifiaient certains mots (...).Au bout de cinq minutes, je n'étais plus au Louvre; j'étais au Serapeum, à l'endroit où j'avais ramassé la stèle, je sentais courir sur moi l'air étouffé et chaud des galeries (...). Alors, j'envoyais tout au diable, traduction, philologie, Rougé, le Louvre même ; je me mettais à ruminer quelque projet d'exploration à Thèbes et dans les nécropoles d'Abydos, ou à rédiger un mémoire sur l'intérêt qu'il y aurait pour la science à instituer un service de protection des monuments, service dont naturellement j'étais le chef. J'en serais mort ou devenu fou, si je n'avais pas eu l'occasion de revenir promptement en Egypte*». Tout est dit, ou presque, de la suite de sa vie. Il sera égyptologue de terrain, et fera tout pour sauvegarder les monuments antiques.

Encore faut-il retourner en Egypte

Un prétexte est trouvé grâce à Lesseps : préparer un voyage du prince Napoléon, petit-cousin de Napoléon III, le séjour officiel devant permettre à Mariette d'exposer au vice-roi son projet de sauvegarde des monuments. Et le voilà reparti en octobre 1857.Cette fois, il est reçu tout différemment. Le vice-roi, Saïd Pacha, accorde toutes les autorisations de fouilles et met à sa disposition un de ses bateaux à vapeur. Immédiatement, des chantiers sont ouverts à Gizeh, Saqqarah, Abydos, Thèbes, Elephantine. Le voyage du prince est finalement reporté, ce qui devrait annuler la mission. Mais la roue est lancée. Mariette est nommé le 1er juin 1858 « Directeur des travaux d'antiquités en Egypte», ce qui signifie qu'il est désormais fonctionnaire ottoman. Dès avril, il a rédigé des listes de fouilles (plus de 30 sites !), avec le nombre d'ouvriers, leur salaire et les discours qu'il faut leur tenir.

Ci-contre : Scarabée et Oushebti
Collection du château musée de Boulogne s/m.
© Beurtheret

Momie. Numéro d'inventaire 1a. Collection du château musée de Boulogne s/m. © Bernard Devos

La fusée Mariette possède toutefois un second étage tenu secret

Ce sera la création d'un musée égyptien, devenu indispensable pour conserver véritablement les antiquités. Pour s'en convaincre, on peut citer la rocambolesque histoire des bijoux de la reine Aahhotep, dont la tombe est découverte le 5 février 1859. Ces bijoux merveilleux, datant de la fin de la période Hyksôs, c'est-à-dire le tout début de la XVIIIème dynastie, vers –1550 sont confisqués par le gouverneur de la province, qui les met dans un coffre scellé et veut les envoyer au nouveau vice-roi pour se faire bien voir. Mariette fonce avec son bateau à l'abordage du vapeur porteur du coffret. «Après force pourparlers accompagnés de gestes un peu vifs, M. Mariette propose à l'un de le jeter à l'eau, à l'autre de lui brûler la cervelle, à un troisième de l'envoyer aux galères et à un quatrième de le faire pendre. On se décida enfin à mettre à notre bord, contre reçu, la boîte contenant les dites antiquités «, raconte son collaborateur Devéria. Il y aura un autre épisode concernant ces bijoux. Présentés à Paris lors de l'exposition universelle de 1867, ils plaisent un peu trop à l'impératrice Eugénie... qui demande tout bonnement au vice-roi du moment, Ismaïl Pacha, de les lui offrir. Prudent et diplomate, celui-ci se réfugie derrière Mariette, qui refuse immédiatement et le paiera d'une disgrâce impériale. «Certes, dit Maspero, il eût aimé voir au Louvre, à côté des trophées du Serapeum, ces monuments qu'il aimait plus que ses propres enfants, mais la France l'avait cédé à l'Egypte pour qu'il conservât les antiquités sur le sol même qui les avait portées ; son devoir était de les défendre fidèlement envers et contre tous, même contre ses compatriotes».

On voit comme les temps ont changé, et le chercheur boulonnais aussi

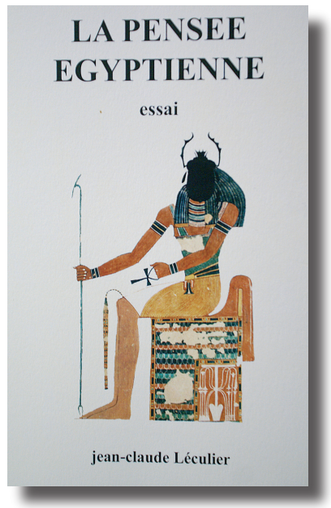
Entre temps, le musée de Boulaq, dans la banlieue du Caire, a ouvert ses portes au public en 1863, avec 22 000 pièces dont la grande nouveauté est qu'elles sont toutes datées et bien situées géographiquement, ce qui est devenu essentiel: « (le musée) est tout entier le produit de nos fouilles. Tandis qu'en Europe, on ignore presque toujours la provenance de morceaux très importants, ici, nous savons où le plus insignifiant fragment a été trouvé «. Quelque chose a changé. Plus question, désormais, de rechercher de beaux objets simplement parce qu'ils sont beaux comme il l'écrira en 1880: «L'art est rejeté au second plan, et ce que l'on demande à un monument égyptien, c'est avant tout ce qu'il signifie dans ses rapports avec l'histoire, avec la philosophie, avec la religion du pays.»

Mais tout cela ne peut suffire à un tel personnage. « Dans ma vie, j'ai fait deux choses, et tout le monde ne peut pas en dire autant : j'ai fait le Serapeum et j'ai fait le musée de Boulaq. Mais je mourrai content et satisfait de ma tâche si au Serapeum et au musée de Boulaq j'ajoute toute une suite d'ouvrages qui comprendront la description de mes fouilles (...). Là est maintenant le but de toute ma vie «. Œuvrer pour la science, c'est aussi transmettre. Le professeur de ses débuts n'a peut-être jamais complètement disparu. Là non plus, rien ne sera facile, faute d'argent la plupart du temps, mais c'est le complément indispensable à la conservation des objets et monuments. Dans sa jeunesse boulonnaise, Mariette s'était lancé tout seul dans l'étude des hiéroglyphes. Il ne disposait pour cela que d'un matériel limité, copies d'inscriptions faites lors de l'expédition de Bonaparte par des gens qui ne savaient pas les lire et dessinaient le plus vite possible dans un pays en guerre. Cela avait donné des textes qui, dans les meilleurs des cas, respectaient à peu près la forme des images mais inventaient aussi des signes qui manquaient. Et notre futur égyptologue de s'échiner sur des mots ou des phrases qui n'avaient en réalité aucun sens... Malgré cela, il avait déjà de solides connaissances lors de son arrivée à Paris.

Fouilleur, conservateur, éditeur

On peut considérer que l'ensemble de sa carrière s'est faite un peu sur le même modèle. Fouilleur, conservateur, éditeur, à chaque fois il a dû inventer un métier qui lui était inconnu. Face aux critiques, aux événements imprévus, voire aux cabales, il a toujours avancé dans le sens qu'il voulait, sillonnant le Nil du Nord au Sud sur son vapeur pour contrôler des chantiers, rafistolant le musée de Boulaq après une inondation ou s'empressant de vendre une médaille en or qui lui avait été attribuée pour financer une publication. Avec une pugnacité hors du commun, mais pouvant aussi être diplomate, Auguste Mariette a changé l'histoire de l'Egypte en permettant le passage du pillage des œuvres d'art à ce que nous appelons maintenant égyptologie.
Les citations de lettres ou des papiers d'Auguste Mariette sont extraites du livre d'Elisabeth David, Mariette Pacha, éditions Pygmalion.

Jean-Claude Lécullier a aussi publié en mai 2012 *La Pensée égyptienne,* aux éditions TheBookEdition.com



Le coureur fond bleu - huile - 100 x 80 cm
À la plage tout simplement - huile - 120 x 120 cm

Randonnée improvisée - huile - 81 x 60 cm
Le footballeur, titre provisoire - huile - 120 x 100 cm